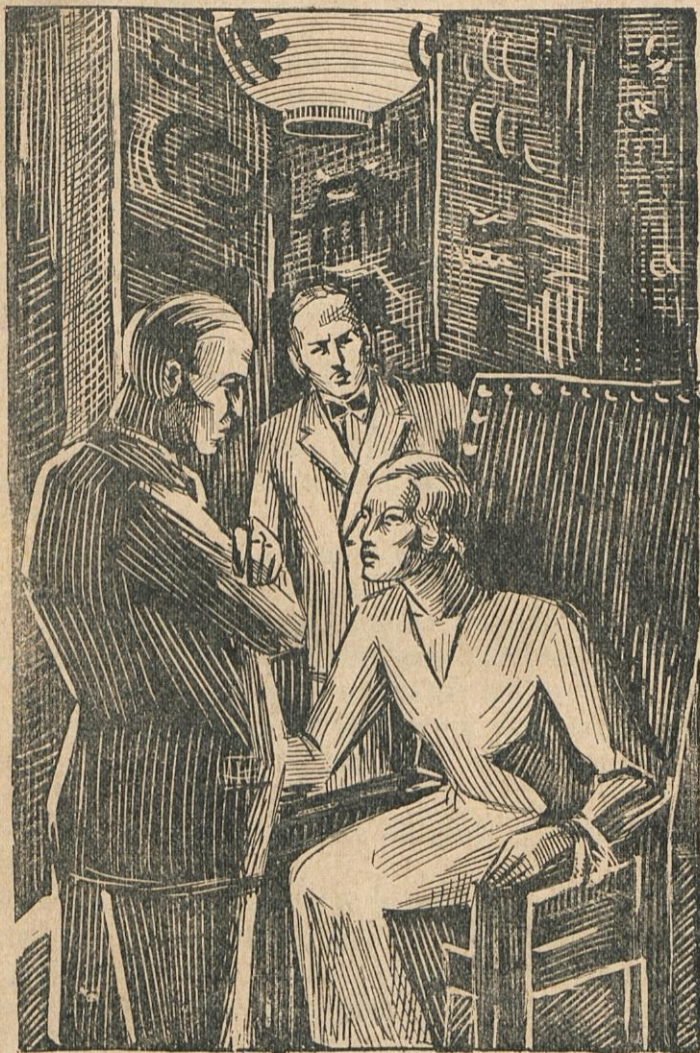




*Chaque fois qu'il se penchait vers la
jeune femme, elle s'agitait... (p. 3550)*

C. I.

LIVRAISON 453

22-11-1911

10-11-1911

sait faire les inspecteurs qui, d'ailleurs, ne s'occupaient plus d'elle.

Après un temps, qui lui sembla interminable, elle se décida enfin et dit d'une voix plaintive :

— Mais qu'est-il donc arrivé? Dites-moi, pour l'amour de Dieu, pour quelle raison vous fouillez notre appartement? Qu'est-ce que cela signifie? Parlez donc, si vous avez pitié de moi...

Mais personne ne lui répondit... les hommes continuèrent leur tâche en silence et Yvonne se mit à sangloter nerveusement.

Après avoir examiné le contenu du secrétaire, ils détachèrent les tableaux des murs, enlevèrent les cadres et cherchèrent derrière les portières et sous les tapis.

Yvonne était mortellement pâle et elle frissonnait de fièvre.

L'un des inspecteurs se tourna vers elle et, frappé par l'aspect de la jeune femme, il dit :

— Vous devriez vous coucher, Madame... car nous aurons encore à faire pendant quelque temps... Il vaudrait mieux que vous vous reposiez maintenant, après vous n'aurez plus le temps, et surtout vous aurez besoin de toutes vos forces... C'est un conseil que je vous donne...

Yvonne le leva, sans dire un mot, et s'allongea sur la chaise-longue.

Elle tourna la tête contre le mur et pressa les mains sur son cœur qui battait comme s'il allait se rompre dans un instant. Elle se creusait la cervelle, pour trouver la raison de cette démarche, mais s'était en vain...

Où était Hugues? Savait-il qu'on fouillait sa maison? Quelles seraient les suites de cette perquisition?

Elle ne doutait pas un instant que ces hommes avaient le droit de faire ce qu'ils faisaient; mais pour-

quoi ne lui en disaient-ils pas la raison?... quel mystère planait sur elle?

Enfin, elle pensa que les relations de son mari avec Dubois, devaient être la raison de tout cela; probablement, on soupçonnait Dubois et naturellement ses amis devaient en souffrir.

Elle regrettait amèrement de ne pas avoir dit à Hugues ce qu'elle avait appris chez sa mère et chez Madame Giroux... peut-être étant averti aurait-il pu prendre des précautions.

Mais que pouvait-il lui arriver? Ce n'était pas lui qui était coupable... elle était sûre que son mari ne pouvait rien faire de mal... Certainement, il s'était laissé entraîner à quelque imprudence dans la conversation, mais ce devait être tout et le malentendu serait bien vite éclairci...

Elle soupira : pourquoi Hugues ne revenait-il pas?

Elle se sentait si seule et si abandonnée sans lui... un gémissement sourd sortit de sa poitrine et elle éclata en sanglots.

— Vous vous sentez mal, Madame, demanda l'un des inspecteurs en s'approchant d'elle et en la regardant d'un air plein de pitié... dois-je sonner votre femme de chambre?

Yvonne secoua la tête :

— Ce n'est rien, cela va passer...

Et elle continua à pleurer doucement.

Le policier hésita; mais avant qu'il eut pu prendre une décision Yvonne se dressa et tendit vers lui ses deux mains suppliantes :

— Dites-moi donc ce que tout cela signifie? Je meurs d'angoisse et je ne peux plus supporter cette incertitude. Pourquoi mon mari ne vient-il pas... qu'est-il arrivé? Où est mon mari?

L'inspecteur la fixa, un moment, d'un air étrange, puis il dit lentement :

— Du courage, Madame... votre mari a été arrêté...

Yvonne le regarda un instant sans comprendre, puis elle poussa un cri affreux... ses mains se pressèrent sur son cœur et elle s'affaissa, sans conscience, sur le divan.

CHAPITRE CDLXII

UN SOIR A MONTMARTRE

En voyant surgir devant elle le banquier Baharoff Amy avait eu si peur qu'elle s'était évanouie.

C'est que cet homme était lié à un épisode terrible de sa vie.

.....

Amy était encore une toute jeune fille lorsqu'elle était arrivée à Paris, avec un convoi d'émigrants polonais qui venaient chercher fortune dans la Ville-Lumière.

Avec quelques-unes de ses jeunes compagnes, elle s'était mise à vendre des fleurs à Montmartre et sa beauté n'avait pas tardé à la faire remarquer dans le monde où l'on s'amuse.

Elle avait trouvé un engagement de danseuse au Moulin-Rouge et, bientôt, les désirs des hommes lui avaient fait une vie de luxe.

Un jour, en s'éveillant, assez tard, dans l'après-midi, car elle s'était couchée à l'aube, elle se sentit nerveuse.

Elle commençait à s'ennuyer de la vie de fêtes qu'elle menait sans trêve.

Elle sonna et, à la soubrette apparue, elle ordonna de tourner les commutateurs électriques et de servir le thé ; puis décrochant le récepteur, elle demanda le numéro de téléphone d'un de ses amis.

Quelques secondes plus tard, une voix résonnait au bout du fil.

— Allô !.....

— Allô, c'est toi Fernand ?

— Oui, Bonsoir, Amy qu'y a-t-il ?

— Je m'ennuie... J'ai envie de sortir ce soir... Es-tu libre pour m'accompagner... ?

— Certes. Je viens tout de suite...

— Oh ! dans une heure seulement ; il faut que je fasse ma toilette... Alors, à tout à l'heure...

— Oui, à tout à l'heure...

Fernand de Soulage, le jeune fêtard, à qui la belle Amy venait de téléphoner raccrocha le récepteur et bondit de joie. Lorsqu'elle l'avait appelé, il avait éprouvé un petit frisson de plaisir, mais il n'espérait pas qu'elle allait ainsi lui offrir de passer toute une soirée en sa compagnie.

S'humaniserait-elle donc enfin ? Son heure allait-elle sonner ? Lui qui, pour elle, avait déjà gaspillé une

bonne partie de son patrimoine, allait-il enfin toucher sa récompense... ?

Le jeune homme ne se tenait plus de joie et, bien avant l'heure fixée, il s'achemina vers la maison de la jeune femme.

Celle-ci, pendant que Fernand de Soulage s'abandonnait à sa joie et faisait de doux rêves, se fardait, se faisait belle. Elle avait avalé une tasse de thé léger pour attendre le dîner et, maintenant, elle s'admirait dans une merveilleuse psyché qui ornait son cabinet de toilette.

Elle se trouvait belle.

Elle avait bien changé, depuis le jour où elle avait quitté sa Pologne natale, mais les années avaient coulé sur elle sans la marquer et ses vingt ans étaient radieux. Sa beauté était devenue plus émouvante, plus lourde de tous les désirs entraînés dans son sillage.

Elle ne s'étonnait pas de susciter des passions ; aucun de ceux qu'elle avait voulu à ses pieds n'avaient résisté ; tous étaient accourus à l'appel de la sirène et tous avaient laissé entre ses mains, un peu de leur cœur pantelant et beaucoup de leur argent.

Enfin, sa toilette achevée, elle sortit de son cabinet de toilette au moment précis où un coup de sonnette annonçait l'arrivée de Fernand de Soulage.

— Faites entrer... dit-elle à la soubrette qui lui annonçait le jeune homme.

Celui-ci se précipita pour baiser la main que la jeune femme lui tendait, puis :

— Comme vous êtes bonne ! dit-il. Vous avez été gentille de penser à moi pour vous accompagner ce soir. J'en suis enchanté et je vous remercie.

— Eh bien, tant mieux ! dit la jeune femme. Si cela vous fait plaisir, j'en suis ravie, moi aussi... Nous

allons aller dîner à Montmartre, place du Tertre et nous irons finir la soirée au Music-Hall... Cela vous va... ?

— Admirablement.

— Allons...

Elle sonna.

La femme de chambre entra, lui mit sur les épaules un merveilleux manteau de velours bleu, doublé de renard blanc. Puis la jeune femme et son chevalier servant sortirent.

Un quart d'heure plus tard, une voiture les déposait place du Tertre, devant un cabaret, alors à la mode.

Quand elle pénétra dans la salle, bien des têtes se tournèrent vers elle ; sa beauté radieuse attirait tous les regards.

Un maître d'hôtel s'empressa et guida les arrivants vers une petite table fleurie où il les installa.

Puis, pendant que le sommelier prenait la commande des vins, il alla vers la caisse où trônait une dame imposante qui n'était autre que la patronne du lieu.

Il échangea quelques mots à voix basse avec celle-ci et, s'étant saisi d'un plateau, il déposa dessus un petit paquet que la patronne avait tiré de son tiroir-caisse.

Puis il revint vers Amy et, s'inclinant, lui dit :

— Madame n'est pas venue ici de quelques jours et, comme nous ignorions son adresse, nous n'avons pu lui faire suivre ce paquet qui est arrivé ici pour elle.

Amy jeta sur le petit paquet un regard étonné, puis elle le déplia et vit, à sa grande surprise, qu'il contenait un écrin servant de gaine à une merveilleux rubis.

Une carte était jointe et portait ces mots :

« Cyril Baharoff », banquier.

La jeune femme fit une moue de dégoût et murmura :

— J'ai bien envie de le lui renvoyer ;

— Qu'est-ce donc, mon amie ?...

Elle lui tendit la carte du banquier et ajouta :

— Cet homme me déplait...

— Eh bien ! il ne faut pas accepter, ma chérie... Si vous avez envie d'un bijou de ce genre, je tâcherai de vous l'offrir...

— C'est cela, Fernand... je le lui renverrai demain.

Elle enfouit l'écrin dans son sac et éclata de rire :

— Maintenant, dînons, mon ami ; j'ai une faim de loup, moi et la cuisine, ici, est excellente..

Elle rappela le maître d'hôtel qui, durant la conversation, s'était éloigné par discrétion et lui dicta un menu soigné.

Bientôt, les deux convives faisaient honneur aux plats qui lui étaient présentés et ils devisaient gaiement.

Parfois, cependant, une ombre glissait sur le front du jeune homme, tandis que sa compagne riait.

Amy, elle, était tout à fait rassérénée et, dans les fumées légères d'un champagne de bonne marque, elle oubliait tous ses soucis, qui, à vrai dire, étaient peu nombreux.

Enfin, le dîner s'acheva.

Fernand de Soulages entraîna sa compagne dans une « boîte de nuit » voisine où chantaient des hindous authentiques.

Fernand fit apporter du champagne et Amy, les yeux mi-clos, se laissa emporter sur les ailes d'un rêve doré...

Elle rêvait et elle n'avait plus conscience ni du lieu où elle était, ni de la personnalité de son compagnon.

Elle laissait doucement errer sa main dans les boucles de la chevelure du jeune homme.

Alors, s'éleva une mélodie qu'ils n'avaient jamais entendue. Elle était lente, dolente, captive et large pour tant et elle évoquait une liberté intérieure infinie.

Des tziganes la chantaient religieusement, en restant immobiles, comme pétrifiés.

De temps en temps, un doigt léger frôlait les cordes d'une guitare et une sensualité languide, une tristesse tendre flottaient entre les murs blancs de la salle.

La main de Fernand pressa le bras de la jeune femme et, dans un souffle, il murmura à son oreille des mots d'amour...

Toute souriante, apaisée, elle l'écoutait comme perdue dans un rêve.

Tandis que vibrait le chant mystérieux, un homme s'était lentement redressé, comme invinciblement appelé.

Il portait une blouse de soie rouge, serrée d'une ceinture et des culottes bouffantes couleur d'or vieilli.

Sa figure large et plate respirait l'extase. Par mouvements imperceptibles, il se mit à danser. Mais il ne bougeait pas de place et toute la danse était dans ses genoux, dans ses épaules frémissantes et ses mains qu'il promenait à la hauteur de son front. Mais ses gestes, le sourire de ses lèvres rouges entr'ouvertes, contenaient tant d'enivrement que Fernand de Soulages pensa aux divinités antiques qui, jadis, peuplaient les rives du Nil et du Gange.

Machinalement, Amy et Fernand vidaient leurs coupes et les remplissaient sans arrêt. Ils ne savaient plus ni le lieu, ni le temps, sauf que la minute était belle et qu'ils s'appuyaient l'un à l'autre. Le jeune homme était très heureux.

Soudain, tout près d'eux, quelqu'un dit :

— Je m'en vais...

Et cela suffit à rompre l'enchantement.

Amy s'écarta du jeune homme et se dressa :

— Allons-nous-en ! dit-elle, en écho à la voix inconnue.

Fernand poussa un soupir et obéit.

Pendant un temps qui leur parut interminable, ils

circulèrent dans la zone lumineuse et enchantée de la Butte Montmartre, sans parler. Puis, à mesure que l'ombre envahissait les rues qu'ils suivaient, que s'éteignaient les lumières, le souffle de Fernand se faisait haletant.

Enfin, ils arrivèrent au pied de la Basilique, alors en construction.

Au-dessous d'eux Paris vivait de la torpeur bruyante de ses nuits illuminées et triomphantes. Des lampadaires trouaient l'ombre comme des torches immobiles et, plus bas, une buée de lumière multicolore marquait la double ligne des boulevards.

Fernand pressait doucement le bras d'Amy; il admirait le visage extatique que lui montrait la jeune femme, immobile et toute rayonnante de beauté.

— Ce soir... Amy... murmura-t-il. Dites, est-ce soir que vous me donnerez enfin ma récompense... Voyez comme tout conspire à nous donner l'un à l'autre... Cette joie infinie...

Elle ne répondit pas.

— Ce soir... insistait le jeune homme.

Elle s'arracha au charme qui voulait l'envahir.

Elle se redressa, serra autour d'elle son manteau qui avait glissé de ses épaules et répondit doucement :

— Non, Fernand, pas ce soir, pas encore...

— Bientôt...

— Bientôt, oui...

Ils se mirent en route, redescendirent de la Butte Sacrée en même temps que des hauteurs du rêve.

Il était près de trois heures du matin quand Fernand de Soulage quitta sa compagne devant la porte de la maison qu'elle habitait. Celle-ci était d'humeur charmante; elle taquinait son cavalier servant et lui donna rendez-vous pour le lendemain; puis, rentrée dans sa chambre, après avoir congédié sa femme de chambre qui l'avait attendue, elle se mit à fumer en réfléchissant.

A cette heure nocturne, elle voyait les choses légèrement, et, retrouvant au fond de son sac l'écrin qu'on lui avait remis au restaurant, elle eut la curiosité de voir de plus près ce bijou.

La gemme rutilait de tous ses feux.

Elle était splendide. Enchâssé dans un anneau d'or vert, c'était un merveilleux rubis, une de ces pierres, ayant appartenu à un trésor antique, un de ces bijoux qu'on ne peut reproduire à deux exemplaires parce que la pierre qui y est sertie est unique au monde.

La jeune femme tira la bague de sa gaine de velours blanc et faillit pousser un cri. Un papier très fin venait de glisser à terre.

Elle le ramassa.

Il était couvert de signes inconnus.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Elle reprit l'écrin, le tourna en tous les sens.

Ce n'était certainement pas un message de Cyril Baharoff. Il l'eut écrit en clair.

Mais, soudain, d'une espèce de double fond, la boîte laissa échapper une feuille de papier pelure, couverte de lignes serrées.

C'était, cette fois, du français.

— Ah ! se dit Amy, là doit être le mot de l'énigme.

Elle s'assit, non sans avoir passé la bague à son doigt et en avoir admiré les feux, puis elle se mit en devoir de déchiffrer le manuscrit.

Ce fut long.

L'écriture était fine et serrée. Elle disait la légende de qui s'attachait à ce joyau d'une magnificence rare. Le premier papier était en hindoustani et le second n'en était que la traduction, car le rubis venait en droite ligne du trésor d'un rajah hindou.

Quand elle eut lu, elle frissonna.

Puis elle considéra encore la gemme merveilleuse et, ayant réfléchi un instant, elle murmura à mi-voix :

— Eh bien ! je la garde ! Mais ce n'est pas pour cela qu'il m'aura...

Un petit rire bref s'échappa de ses lèvres.

Puis, haussant les épaules, la belle fille, satisfaite d'elle-même, et l'esprit léger, passa dans son cabinet de toilette où elle procéda activement à sa toilette pour la nuit...

CH. RE CDLXIII

LA LEGENDE DU RUBIS

Quelle était donc cette légende qui avait fait tour à tour frémir et sourire la belle Amy ?

Nous allons la reporter ici :

« C'était il y a une trentaine d'années, aux Indes.

Un rajah puissant en fut, depuis, exilé, à la suite d'une rébellion et que Paris a beaucoup connu et fêté, un rajpoute, s'éprit un jour d'une bayadère.

C'était une toute jeune fille, mais elle avait déjà donné son cœur et l'amour du rajah ne la touchait point.

On prétend que c'est en souvenir d'elle que le puissant personnage a fait élever dans le merveilleux hôtel

particulier qu'il possède à Paris, cet étrange bâtiment qui ressemble à une pagode, ce mausolée qu'un brahmane, qu'il a amené de son pays, entretient.

Il y a trente ans, le rajah était jeune encore et on le disait beau.

Cette résistance de la jolie fille à son désir l'étonna tout d'abord, puis ayant découvert que la belle aimait l'un de ses serviteurs, il fit mettre celui-ci à mort...

Ensuite, ayant appelé la bayadère, il lui fit connaître ce meurtre et lui dit son désir.

La jeune fille fondit en larmes et, de ce jour, on la vit errer comme une âme en peine, dans les couloirs du palais réservé aux femmes.

Parfois, la nuit, au clair de lune, elle s'enfuyait pour se rendre sur les bords du Gange, là où avait lieu jadis ses rendez-vous avec son amant...

Ses compagnes la plaignaient; elles essayaient en vain de la rendre raisonnable, de l'incliner à céder au désir du prince, leur maître; mais elle hochait la tête, doucement obstinée et rebelle à tout raisonnement...

A plusieurs reprises, le rajah la fit conduire devant lui, pour lui demander si elle consentait enfin à faire ce qu'il lui demandait et, invariablement, il avait obtenu cette réponse :

— Haut et puissant seigneur; ne me demande pas cela... Je t'appartiens; tu peux faire de moi ce que tu voudras; mais ta servante ne peut t'aimer... Celui qui possède mon cœur est au pays des ombres et je souhaite seulement de l'y rejoindre...

Chaque fois, cette bravade, exaspérait le rajah.

Cependant, il avait encore au cœur de tendresse pour penser à user de sévérité envers elle...

Un jour, pourtant, la colère l'emporta...

La jeune fille avait répété sa bravade devant un brahmane.

Le vieillard s'employa de son mieux à calmer le prince; mais il n'y parvint pas.

— Ecoute, ô puissant maître, lui dit-il, la voix de ton indigne serviteur... Cette femme te résiste parce qu'elle sait que ton amour pour elle l'empêchera toujours de la faire mettre à mort et qu'elle a confiance dans le prestige de sa beauté...

— Connais-tu un moyen de la rendre docile, ô prêtre... ?

— Je le pense, ô mon maître... Daigne accorder à ton humble serviteur quelques jours de réflexions et de prières... Brahma m'inspirera...

— Va et apporte-moi une idée au plus tôt...

Ainsi congédié, le brahmane se retira dans son ermitage et passa trois jours en prières.

Le quatrième jour, il se présenta devant le rajah.

— Brahma m'a inspiré, ô mon maître, lui dit-il après s'être incliné; je connais le moyen de rendre dociles toutes les femmes de la terre...

— Parle, je t'écoute, ô savant homme.

— Voici; fais présent d'un bijou à la femme que tu désires.

Le rajah fit une moue dédaigneuse.

— N'est-ce que cela?... Mais je lui ai offert des monceaux de pierreries...

— Les a-t-elle acceptées?...

— Toujours... Avec son éternelle formule : « Je suis ta servante, seigneur... »

— Qu'importe! Elle s'en pare. Alors, mets le comble à tes bontés en lui offrant encore un joyau.

— C'est chose facile.

Et, le prince, un peu impatienté, frappa sur un gong.

Un serviteur accourut :

— Fais apporter ma cassette, ordonna-t-il.

Bientôt, devant le prêtre de Brahma, un coffre s'ouvrit. Des gemmes merveilleuses, enchâssées d'or et de platine, y dormaient en scintillant.

— Choisis...

Le brahmane arrêta son choix sur un rubis splendide qui semblait une goutte de sang solidifié.

— Cela me semble très beau.

— C'est en effet très beau, saint homme, dit le prince. Ce rubis vaut à lui seul tout un trésor. Maintenant, me diras-tu par quelle vertu ce rubis me fera aimer... ?

— Par la crainte, ô puissant seigneur...

— Vas-tu donc lui jeter un charme ?

— Si tu m'accordes trois autres jours de jeûne et de prières, ô mon maître, ce rubis, lorsqu'il te reviendra, sera enchanté et celle qui le portera ne pourra, sous peine de mort, te refuser ses faveurs...

— Qui exécutera la sentence... ?

— Brahma, lui-même, ô puissant maître...

— Va donc !...

Le brahmane, de nouveau, se retira dans son ermitage pour y jeûner et y prier.

Puis, le matin du quatrième jour, il prononça la formule magique.

— O Dieu tout-puissant, toi qui as pouvoir de vie et de mort sur tout le genre humain, fais en sorte que la femme qui portera cette pierre ne puisse refuser ses faveurs à celui qui la lui donnera... Et si elle refuse le don, veuille qu'elle soit immédiatement punie de la mort la plus atroce...

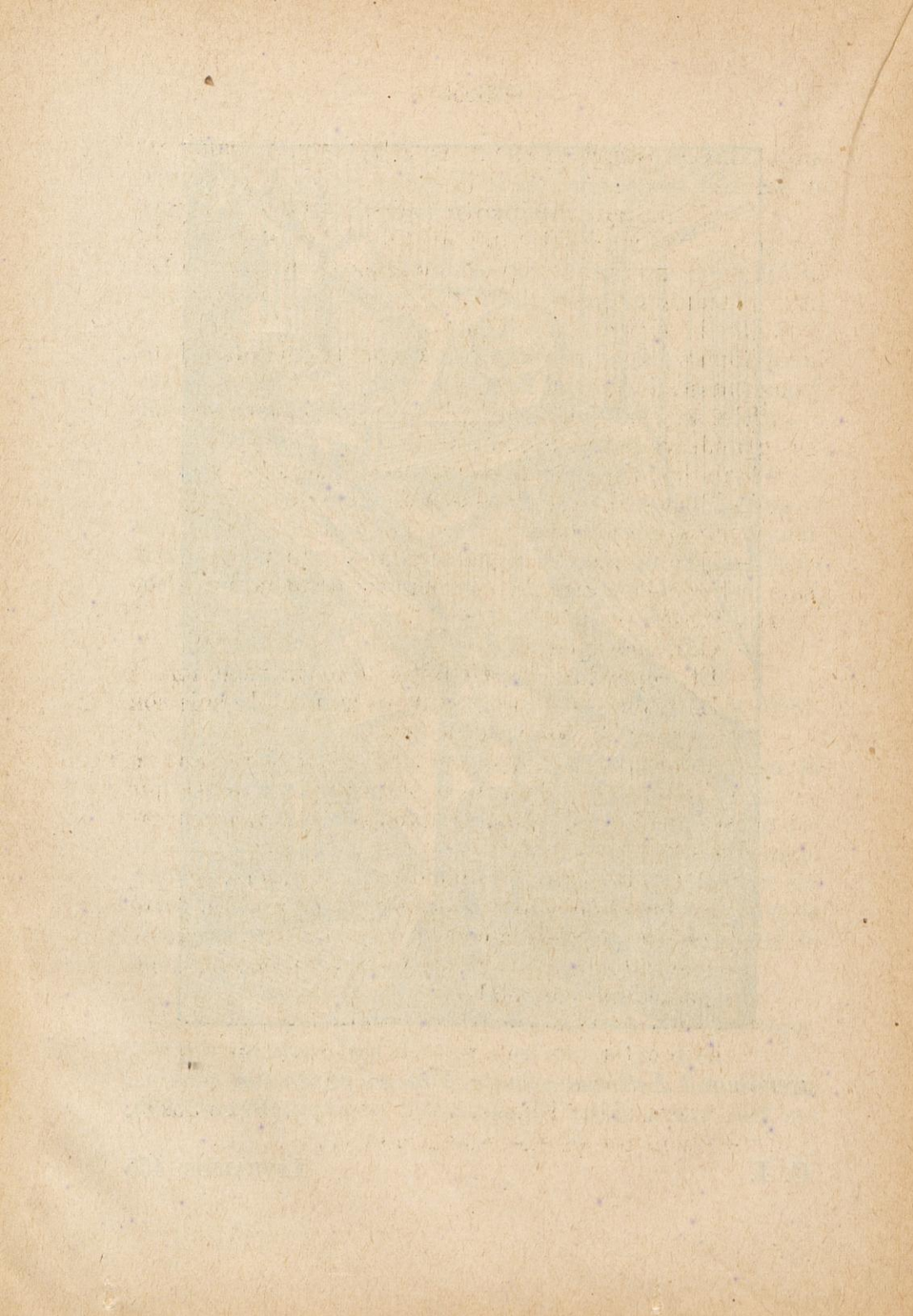
Le saint homme priait ainsi, au soleil levant.

Un rayon vint frapper de sa flamme une des topazes qui tenaient lieu d'yeux à la statue du dieu.

Le brahmane considéra cette manifestation solaire comme une réponse favorable et, après avoir fait ses



Ferdinand Esterhazy sauta à la gorge de son cousin...
(Page 3591).



ablutions au Gange, il se mit en route vers le palais du rajah.

— Salut, puissant maître! dit-il, quand il fut en présence du prince, Brahma a exaucé ma prière. Celle à qui tu donneras cette pierre précieuse est condamnée à la porter sous peine de mort...

On fit appeler la bayadère.

Comme chaque fois, elle arriva, tremblante et les yeux baissés.

Elle se prosterna aux pieds du rajah et leva vers lui ses grands yeux qui imploraient.

Mais le prince ne l'honora même pas d'un regard.

— Parle! dit-il au brahmane.

Celui-ci s'approcha:

— Ecoute-moi, bien, jeune fille. Le rajpoute, tu le sais, est béni des dieux et il a sur toi droit de vie et de mort... Tu le sais bien?

— Oui, mon père...

— Et, cependant, tu t'entêtes dans ta rébellion...?

— Le prince est mon souverain maître. Je suis son esclave; il peut disposer de ma vie.

— Tu ne parles ainsi, jeune fille, que parce que tu connais l'amour que le prince nourrit pour toi et que tu penses qu'il ne se résoudra jamais à te faire mourir dans les supplices.

— Il est le maître! répondit la bayadère.

— Eh bien! puisque tu acceptes la mort d'un front serein, voici le dernier cadeau que te fait notre maître. Vois ce merveilleux rubis... Nulle autre femme au monde n'en possède un semblable...

Les yeux de la bayadère se posèrent sur le joyau.

Elle semblait comme fascinée par les feux de la gemme.

— Prends-la!... Elle est à toi... Passe-la à ton doigt; mais souviens-toi qu'elle est enchantée...

La main de la bayadère qui s'était déjà avancée, recula.

La jeune fille paraissait effrayée.

— Tu recules, jeune fille, et tu as raison.

« Mais, sache que tu ne peux refuser ce cadeau. Brahma a voulu, encore une fois, marquer sa faveur à notre bien-aimé souverain, et il a enchanté cette pierre, afin que celle à qui on l'offre ne puisse la refuser...

— Oh! gémit la jeune fille.

— Tu ne peux la refuser. Et tu dois aimer le prince qui va la passer à ton doigt.

« Approche!

Le brahmane tendit l'anneau au prince.

Puis, faisant signe à la bayadère de se lever, il la prit par la main et l'amena auprès du rajah.

Celui-ci passa l'anneau au doigt de la bayadère.

— Tu m'aimeras, maintenant, dit-il.

— Je suis votre servante, répondit-elle d'une voix que l'effroi faisait trembler.

— Et, maintenant, dit le brahmane, d'une voix terrible, que la vengeance de Brahma tombe sur toi si cet anneau sort de ton doigt. Tu dois désormais aimer le prince, ou bien la mort, une mort atroce s'abattra sur toi...

Le brahmane, ayant ainsi parlé, quitta la pièce.

La bayadère était tombée sur le sol, évanouie...

Le rajah la regarda un instant; une lueur de triomphe passait dans ses yeux.

— Elle est à moi! s'écria-t-il.

Puis, frappant sur un gong, il appela ses serviteurs et leur ordonna d'emporter la bayadère dans la chambre réservée à ses épouses.

Quand elle revint à elle, la jeune fille vit autour d'elle les femmes préposées au service nuptial.

Elle jeta un cri

— Qu'as-tu, ma colombe ? demanda une vieille.

— Je veux m'en aller...

— Ne sais-tu pas que tu es ici de par la volonté de notre souverain maître et seigneur ?

— Je veux m'en aller...

Les femmes reculèrent épouvantées.

Il leur semblait que la bayadère venait d'être subitement frappée de folie.

Elles vaquèrent à leur besogne sans plus s'occuper d'elle.

Les apprêts du sacrifice continuèrent.

Pendant ce temps, la jeune fille réfléchissait :

— N'y avait-il aucun moyen d'échapper au sortilège ?

De tout ce qu'avait dit le brahmane, elle n'avait retenu qu'une chose : c'était le bijou qui la livrait au prince.

Et, dans sa tête enfiévrée, une idée naissait : se débarrasser du bijou à tout prix...

La nuit venait, une de ces nuits des Indes, la nuit qui couvre brusquement la terre d'un voile d'ombre, sans transition.

Elle prêta l'oreille.

Les servantes étaient réunies dans les pièces voisines.

Les unes accordaient leurs instruments pour donner au prince une audition pendant son repas. D'autres apprêtaient ce repas qu'il prendrait en sortant de la chambre où gisait sa victime.

Les yeux de la jeune fille se portèrent sur le carré d'ombre formé par la fenêtre.

Celle-ci n'était pas grillée.

Il n'y a pas d'exemple d'évasion des bayadères dans les palais hindous.

Toutes, ou presque toutes, sont trop heureuses d'être choisies pour partager la couche du souverain.

La jeune fille était légère et alerte.

Bondir jusqu'à la fenêtre ouverte, enjamber la légère balustrade et sauter dans la cour ne fut qu'un jeu pour elle.

Une seule idée était en elle : échapper à son destin.

Elle voulait fuir à tout prix...

Elle voulait rester fidèle au souvenir du mort...

Là-bas, aux portes du palais des soldats veillaient; mais le parc s'étend à l'infini et ses jardins vont jusqu'aux bords du Gange, jusqu'aux prairies où les lotus en fleurs ont bien souvent abrité ses amours...

Elle fuit, légère comme une biche effrayée...

Dans sa robe blanche on dirait une sylphide qui danse avec les premiers rayons de la lune nouvelle...

Elle fuit...

Elle arrive ainsi au bord du fleuve sacré...

Elle ne peut aller plus loin...

Elle est hors d'haleine, éperdue...

Elle joint les mains et elle implore les dieux...

Et voici que l'anneau fatal s'échappe de son doigt...
Il roule sur la robe blanche qu'il tache comme d'une goutte de sang...

La bayadère a tout oublié; tout, sauf son horreur pour le rubis enchanté.

Elle le saisit et le jette dans le fleuve.

Puis, comme cet effort a brisé son âme et son corps, la petite bayadère s'évanouit...

Et, autour d'elle, s'étend de plus en plus la nuit, peuplée d'ombres étranges...

Un tigre miaule dans la jungle.

Des reptiles aux anneaux dorés frôlent sa robe blanche...

Des ondes jaunes du fleuve sort une tête immonde...

Cette tête immonde soulève ses lourdes paupières et l'animal sacré voit la masse blanche que forme l'enfant évanouie...

Et le caïman sort de la vase et se glisse sur ses courtes pattes vers la proie...

L'horreur se déroule en un instant...

Tirée de son évanouissement par une douleur brutale, la petite bayadère porta ses mains à sa jambe, là où elle avait senti la douleur...

Elles furent happées, les deux blanches mains, par l'horrible gueule et la petite bayadère leva vers le ciel deux moignons sanglants, comme pour évoquer la divinité qui l'avait condamnée à cet horrible trépas.

Un quart d'heure plus tard, seuls restaient sur la rive quelques fragments de voile blanc et un monstre endormi, repu, ravi de son festin...

Ce fut tout ce qu'à l'aube, les serviteurs du rajah, partis à la recherche de la bayadère disparue, retrouvèrent...

Quant au rubis, il fut retrouvé d'une manière étrange. Un jour, le cuisinier d'un officier, chargé de maîtriser la révolte qui avait éclaté dans les états du rajah, trouva dans le ventre d'un brochet de belle taille une bague qu'il se hâta de porter à son maître.

Celui-ci la fit tenir au Gouverneur qui enquêta et comme personne ne l'avait réclamée, l'officier en fut gratifié.

Entre temps, sa complicité dans la rébellion ayant établie, le rajah avait été exilé.

Il était venu vivre à Paris et, tandis que l'officier vendait à un bijoutier de la Cité la pierre précieuse, il se rappelait avec amertume, les beaux jours disparus et la petite bayadère qui avait préféré la mort à son amour...

A cette époque, Cyril Baharoff vivait à Paris et, lors d'une fête qu'il donnait, le rajah remarqua au doigt de son hôte un rubis de la plus belle eau.

— J'aurais cru, lui dit-il, qu'il n'existait pas au monde de rubis de cette taille et de cette qualité depuis qu'un specimen unique avait disparu de ma cassette.

— Celui-ci, expliqua le financier, vient des Indes et, précisément de vos états. Je l'ai acquis à Londres où il avait été vendu par un officier dont le cuisinier l'avait trouvé dans le ventre d'un brochet...

— Le mien, dit le rajah, a été englouti soit par les eaux, soit par un crocodile... Qui peut le savoir...?

Et, à son tour, il conta à Cyril Baharoff qui l'écoutait avec attention, l'histoire de la petite bayadère.

— C'est peut-être le même, conclut le banquier.

On montra alors le rubis au brahmane, qui vivait à Paris avec son maître et celui-ci n'hésita pas à le reconnaître formellement. Le savant homme en écrivit l'histoire en caractères hindoustanis et avec l'aide d'un traducteur, il écrivit aussi la version française.

C'était là l'origine des deux papiers glissés dans l'écrin par Baharoff qui pensait ainsi qu'il soumettrait Amy à ses désirs.

Mais la jeune femme était d'une trop parfaite santé morale pour attacher grande importance aux charmes du rubis.

Elle le gardait parce qu'il était beau ; mais elle n'avait pas du tout l'intention de gratifier Baharoff de son amour...

.....

Quelques jours après le don de la pierre maléfique, la femme de chambre d'Amy Nabot avait ouvert la porte à Cyril Baharoff.

Sans doute, la servante était-elle d'accord avec le financier et savait-elle ce qu'elle avait à faire, car elle mit un doigt sur ses lèvres et murmura :

— Chut ! ne faites pas de bruit ; elle dort...

Elle entr'ouvrit doucement une porte et le banquier s'avança aussitôt dans la pièce d'un pas délibéré, mais sans faire le moindre bruit.

Puis, du regard, il explora la pièce où une vieilleuse répandait une clarté suffisante pour distinguer à peu près tout ce qui s'y trouvait.

Au fond de la pièce sur un lit très large et très bas, Amy reposait les yeux clos et les lèvres entr'ouvertes sur ses dents de perles... Elle était vêtue d'un simple peignoir de dentelles et sur ses pieds était jetée une couverture de petit-gris.

Glissant silencieusement sur le parquet, comme un voleur, Cyril Baharoff s'approcha du lit.

Puis il fit un signe à la femme de chambre restée sur le seuil.

— Vous pouvez vous en aller, dit-il et ne rentrez pas avant demain matin.

La servante ne demanda pas son reste ; elle se hâta de sortir de la pièce, puis de l'appartement, laissant sa maîtresse en tête à tête avec son dangereux amoureux.

Amy dormait très paisiblement et elle ne se doutait certainement pas de la présence à ses côtés de cet homme.

Baharoff se pencha de plus en plus sur la jeune femme endormie, il semblait résister au désir d'appuyer ses lèvres sur la chair nacrée de la jeune femme.

Mais, au prix d'un effort, il se maîtrisa et se redressa.

Enfin, il prit dans la poche de son gilet un petit flacon plein d'un liquide bleuâtre et, le tenant loin de son visage, il en dévissa le bouchon de verre.

Puis, cherchant à contenir le plus possible le tremblement de son bras, il dirigea sa main vers le visage de la jeune femme.

Mais un mouvement qu'elle fit à cet instant l'arrêta.

Sans s'éveiller, elle s'était tournée à demi du côté où se trouvait le banquier.

Croyant qu'elle allait ouvrir les yeux, celui-ci fit un pas en arrière et chercha du regard un endroit pour se cacher.

Mais il se rassura tout de suite en voyant qu'elle n'était pas sortie de son sommeil et se rapprochant de nouveau, il demeura encore quelques instants à la contempler.

— Comme elle est belle ! murmura-t-il comme en extase.

Puis, d'un mouvement résolu, il prit de nouveau le flacon et l'approcha des narines de la jeune femme.

Les émanations qui se dégageaient du liquide bleuâtre devaient être douées d'une puissance toxique extraordinaire, car la jeune femme fut bientôt secouée d'un violent sursaut.

Puis elle ouvrit les paupières.

Rapide, comme l'éclair, Cyril Baharoff avait bondi de côté et s'était dissimulé dans l'ombre des rideaux ; mais un cri aigu poussé par Amy fit se glacer le sang dans ses veines.

La fiole qu'il avait déposée sur le guéridon près du lit, à côté de la veilleuse, venait de se renverser et l'huile s'enflammait en grésillant...

Tout le flou, tout le vaporeux des rideaux du lit offrait à la flamme un aliment facile.

Amy bondit hors du lit et, dans ce mouvement, elle se trouva face à face avec Cyril Baharoff, qui, effrayé aussi, sortait de sa retraite derrière les rideaux et s'efforçait de gagner la porte sans bruit.

Amy Nabot poussa un cri de rage et saisit son visiteur nocturne par le pan de son veston.

— Misérable ! c'est vous ! hurla-t-elle.

— Vous êtes folle ! répondit le banquier ; vous feriez mieux de m'aider à éteindre ce commencement d'incendie que de vous en prendre à moi...

Mais Amy, hors d'elle, furieuse, l'empêchait de quitter la chambre, elle le poussait au contraire vers l'endroit où la flamme se propageait avec la rapidité de l'éclair.

Sans penser à elle-même, n'écoutant que sa rage et sa colère, la jeune femme luttait avec l'homme ; mais, dans cette lutte inégale, elle ne devait pas tarder à être vaincue et Cyril Baharoff, les cheveux roussis, les mains brûlées, s'échappa de ses griffes et se dirigea vers la porte.

Amy, qu'il avait jetée à terre, se relevait, appelait au secours, mais avant que qui que ce soit fut intervenu, le financier avait disparu.

A grand'peine, on parvint à éteindre le feu et Amy perdit dans cette affaire une bonne partie de ses fourrures et de sa lingerie.

Mais les nombreux amis de la jeune femme ne tardèrent pas à compenser cette perte.

Fernand de Soulage, plus amoureux que jamais, acheva de se ruiner pour elle ; mais il exigea qu'elle rendit le rubis à Baharoff. Il faut d'ailleurs rendre à la jeune femme cette justice qu'elle ne rechigna pas devant ce sacrifice : à la réflexion et, après la terrible nuit qu'elle avait passée, ce bijou lui avait semblé dangereux...

Si bien que, dans la semaine qui suivit cette chaude alerte, Cyril Bayaroff qui achevait à peine de guérir des cruelles brûlures qu'il avait récoltées dans cette échauffourée reçut un petit paquet cacheté dans lequel il retrouva la gemme sanglante.

— N'est-ce point étrange, murmura-t-il d'un ton mélancolique, en contemplant ce joyau, que je sois parvenu à obtenir tout ce que j'avais désiré... tout... tout... sauf cette femme...

Il poussa un soupir...

Quelques mois plus tard, il avait abandonné Paris pour aller s'établir à Berlin ; mais il n'avait jamais tout à fait perdu de vue Amy Nabot.

CHAPITRE CDLXIV

APRES L'EXIL

Le train pénétrait sous le hall vitré de la gare. Les coups de sifflet, le bruit de la vapeur se renversant faisaient, avec le brouhaha inhérent à l'arrivée d'un convoi important, un fracas étourdissant...

Les portières s'ouvraient, des cris éclataient de toutes parts ; des gens agitaient des chapeaux. tandis que des bras gesticulaient aux portières.

Un homme, trapu et solide, au teint bronzé, à la barbe noire, dont les yeux brillaient d'intelligence, descendit d'un compartiment de première classe.

Un homme, jeune, svelte, le suivait et descendit les bagages. Sur le quai, une jeune femme blonde et deux bambins, à l'air très éveillé, tendirent les bras vers lui en apercevant le voyageur et crièrent :

— Papa, voilà papa !...

En quelques pas, se dégageant de la cohue, Emile Zola rejoignit la jeune femme et les enfants...

— Jeanne, ma chère Jeanne ! murmura-t-il en serrant son amie contre son cœur...

Puis il souleva, l'un après l'autre, les deux enfants dans ses bras.

Le bonheur ! enfin !

Il allait pouvoir revivre dans une atmosphère de joie pleine, de travail fécond, au milieu de ceux qu'il aimait...

Avant son retour à Paris, le grand écrivain avait reçu l'assurance qu'il pouvait rentrer en France en toute sécurité ; il ne serait pas inquiété.

Les poursuites contre lui avaient été suspendues par décret de la Cour de Cassation.

Le revirement qui s'était fait dans l'opinion publique n'aurait pas permis que l'on incarcérât l'auteur de « J'accuse »...

Les ennemis de Dreyfus, eux-mêmes, se rendaient compte de cette impossibilité et ils avaient mis une sourdine à leurs attaques.

Si même l'amnistie que l'on espérait ne se produisait pas et ne venait pas effacer de son coup d'éponge, tous les délits de presse et d'opinion se rattachant à l'Affaire Dreyfus, Zola ne serait pas poursuivi...

Il pouvait donc vivre à Paris en toute liberté et sans craindre d'être, d'un instant à l'autre, incarcéré brutalement.

Le grand écrivain se réjouissait pleinement...

Il pouvait donc retrouver ceux qu'il aimait et se reposer maintenant de la solitude intolérable qu'il avait connu pendant l'exil...

Comme ses chéris avaient attendu avec impatience ce retour !

Maintenant, ils étaient chez eux, dans le cher « home » fleuri avec amour par Jeanne pour la circonstance.

La jeune femme n'osait s'abandonner avec excès à sa joie. Elle avait connu de si dures épreuves qu'elle n'osait croire que, maintenant, tout était fini et que la joie sereine et pure allait, de nouveau, régner à leur foyer...

— Que vas-tu faire, maintenant ? demanda-t-elle, tandis que sur son visage se montrait clairement les soucis qu'elle éprouvait. Pourras-tu travailler tranquillement ? Pourras-tu vivre près de nous et ne plus te mêler à la vie politique ?...

Emile Zola laissa errer sur ses lèvres un sourire :

— Je voudrais bien renoncer à me mêler à la vie publique, ma chérie, dit-il doucement ; mais cela ne dépend pas de moi... Je n'ai qu'un seul désir : être heureux et vivre près de vous... Et aussi pouvoir me consacrer à mon œuvre... Mais je crains fort que l'on ne me laisse pas le loisir de vivre à ma guise, dans ma thébaïde. Mes amis comptent sur moi pour la lutte qui se prépare. Et tu sais bien, ma Jeanne, que je ne pourrais pas refuser... Il ne faut pas être égoïste, ma chérie...

Le visage de Jeanne s'assombrit.

— Tu vas participer de nouveau à la lutte, dit-elle, en retenant ses larmes, pour ne pas l'attrister. N'as-tu encore fait assez de sacrifices ?...

Emile Zola leva les bras au ciel.

Il semblait implorer Dieu de lui donner des forces et il soupira profondément.

Son regard se perdait dans le vide, quand il répondit :

— D'autres ont tellement souffert davantage, mon amie... Je ne crains pas la lutte et refuser de me battre encore pour une vérité que je professe serait lâche... Je lutterais jusqu'au bout, tant que ce Dreyfus ne sera pas réhabilité... Je ne puis me taire, tant que ce malheureux homme, condamné injustement, expiera en prison une faute qu'il n'a pas commise ; je ne puis me taire, tant que son innocence ne sera pas reconnue... Il doit être réhabilité, il doit être rendu à l'amour des siens, à la vie normale... Jeanne, tu dois le comprendre, tant que justice ne sera pas rendue...

Jeanne caressa doucement les mains de son compagnon :

— Comme tu es bon, mon chéri... Tu ne penses qu'aux autres...

Emile Zola secoua la tête en souriant :

— Ne dis pas cela, Jeanne.. Tout ce que j'ai fait, je ne l'ai fait pour être admiré, non pour faire du bruit autour de mon œuvre et de mon nom, quoique beaucoup de gens prétendent cela... Non, ce ne sont pas les raisons qui m'ont guidé dans cette lutte que je mène depuis tant de mois... Mes adversaires croient pouvoir affirmer que je profite de l'Affaire Dreyfus pour me faire connaître ; mais, toi, Jeanne, tu sais bien que je n'ai d'autres mobiles que la justice, le droit et la vérité... Et je ne crains pas de faire d'autres sacrifices...

— Je te comprends très bien, Emile... Et je sais aussi que toutes les calomnies ne peuvent t'atteindre ; tu ne dois pas t'occuper des bruits qui circulent... Si tes contemporains ne se rendent pas compte de ton altruisme, de ta bonté, de ta droiture, je suis sûre que la postérité te rendra justice et que les générations futures sauront apprécier ta conduite à son juste titre... C'est une in-

justice formidable que de te reprocher de l'égoïsme et de la vanité.. Ceux qui te connaissent ne pourront jamais croire à la vérité de ce reproche et ils ne te le feront pas, sois tranquille...

Emile Zola poussa un soupir.

Jeanne se blottit contre lui et mit ses bras autour de son cou. Elle caressait les cheveux de son amant et tout son corps fragile tremblait d'émotion.

— J'ai une telle peur de l'avenir, Emile... Je n'ose pas penser que nous pourrions être séparés de nouveau que je devrais passer, encore, des mois dans cette inquiétude mortelle...

Emile Zola l'embrassa :

— Ne te tourmente pas inutilement, ma chérie... Profitons des beaux jours qui nous sont donnés ; je suis près de toi ; je resterai plusieurs jours... Tu verras, avec les enfants, nous serons heureux comme autrefois, avant notre séparation. Je viendrais tous les jours ici ; je veux m'occuper de l'éducation des enfants ; je veux qu'ils deviennent l'un un honnête homme, l'autre une femme heureuse qui feront honneur à leur père. Je t'en prie, ma chère Jeanne, chasse tes inquiétudes, ne gâchons pas les belles heures qui s'offrent à nous...

Il l'embrassa encore une fois tendrement...

A ses côtés, près des enfants, il oubliait tout ce qui était susceptible de le déprimer...

Le rire joyeux des deux petits chassait loin de lui toutes les désillusions que cette lutte, sans cesse renouvelée, lui apportait.

En jouant avec eux et en écoutant la voix grave et douce de Jeanne, lui racontant les petits événements de la journée, il reprenait des forces nouvelles.

Maintenant, il était certain que la révision du procès Dreyfus aurait lieu ; mais il ne se faisait pas d'il-

